

## **Autour du livre *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire* de Houria Bouteldja.**

Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, la France est un pays étrange et, aux yeux du Belge francophone que je suis – voisin acculturé, plus ou moins bâtard, localiste, partout frontalier et souvent pas assez conscient de l'être – un peu grotesque. On y cultive une identité nationale liée à une forme d'Etat (la République, avec une majuscule, c'est-à-dire la spoliation de la souveraineté populaire par une petite élite et la centralisation administrative du pouvoir) et une religion de l'a-religiosité (la laïcité), une sorte d'ascétisme neutre dont on ne sait plus s'il concerne les institutions et leurs représentants ou les administrés eux-mêmes – tant il est vrai que dans ce pays, on a le vice de la (con)fusion entre le peuple et l'Etat. L'autre grand trait des Français, c'est le fantasme de l'homogénéité; l'homogénéité du peuple français est à la fois un but politique, un critère moral, un modèle social, une ressource métaphysique et un processus vital – au point que les politiques sociales peuvent facilement être assimilées à des politiques culturelles. Les Français arrivent même à articuler le fait de se croire parfaitement semblables et de souhaiter l'être davantage. C'est pourquoi, depuis que la France a perdu son prestige culturel, diplomatique et son poids sur la scène internationale, et contrairement à ce que l'on raconte, ils aiment passionnément les immigrés; les immigrés, c'est leur *Frontière* à l'américaine; les immigrés, c'est leur défi d'homogénéisation, leur matière à former, conformer, formater; les immigrés, c'est la preuve que ce qu'ils sont est leur bien, *le Bien* : les immigrés sont là pour disparaître, pour passer d'abstraction des droits de l'homme à Français lambda, à Français de courbe de gauss ou d'abstraction, ou au pire, en cas d'échec – et c'est toujours un échec ! –, pour témoigner des aberrations de la non-francité. Les immigrés sont destinés à être a-ssi-mi-lés. Etre assimilé, ça veut dire faire exactement et scrupuleusement tout ce que les autres, les majoritaires, ceux de « souche » (récentes, anciennes, éternelles et surtout rêvées) font, et à leur manière; cela veut dire penser comme eux, sentir comme eux, aimer ce qu'ils aiment et haïr ce qu'ils haïssent. Il est d'ailleurs assez significatif que les plus avancés de l'identité française s'assemblent à minima sur des dîners rillettes-pinards ou sur l'absence de port du voiles : gras et ivresse pour ceux qui n'ont pas envie de gloser; débats invraisemblables sur un bout de tissu pour les rentiers de l'élite médiocratique et leur clientèle. A vrai dire, la République laïque est juste une machine à créer une identité forte avec un contenu faible. Car cela fait bien longtemps que Baudelaire, Péguy, Bossuet, Saint-Saëns ou Monet ont été sortis de l'identité française par un système scolaire censé en assurer la pérennité. C'est que, la troisième obsession des Français, c'est le mérite par l'écramage institutionnel, c'est-à-dire le fameux régime méritocratique de l'école, qui a dégoûté l'immense majorité de la population française, de « souche » ou non, des *oeuvres* du peuple de France, et pas seulement des oeuvres savantes. On me dira que c'est le cas de tous les systèmes scolaires modernes, ce qui est vrai (et ce n'est pas le seul de leurs désastreux effets, parmi lesquels on compte la légitimation des inégalités et des injustices sociales et la destruction de la culture populaire); mais le système français, par sa si nette, par sa si tranchante, sa si froide sacralisation du jugement, du classement et du conformisme, est sans doute l'un des pires.

En psychologie sociale, on connaît maintenant très bien les mécanismes de l'identité, l'articulation de l'identité individuelle et de l'identité collective, d'une identité (d'un groupe) majoritaire avec une identité (un groupe) minoritaire, et l'on sait qu'une identité peut se passer de contenu clair (qui de toute façon est fluctuant), et même (parfois) d'ennemi, pourvu qu'elle ait un miroir ou un élément de comparaison continu. Dans le système moderne, c'est le spectacle quotidien du journal parlé ou de la presse en général qui permet la construction et le maintien de cette identité et du sentiment d'appartenance. La présence d'une minorité, si possible d'une grosse minorité, ou d'une minorité visible, facilement discernable, favorise admirablement ce processus. Elle permet un effet de contraste qui grossit les traits des deux entités que l'on considère et que l'on oppose. Les gens qui relèvent du groupe minoritaire et dont l'identité est dépréciée n'ont pas beaucoup de choix : soit ils abandonnent complètement cette identité et se fondent dans l'identité majoritaire, se convertissent; soit ils changent d'identité pour une autre, moins dépréciée; soit ils assument leur identité, la revendiquent de manière frontale, la défendent jusqu'à la caricature. En France, on favorise le spectacle de ceux qui font le premier choix; quelques uns d'entre eux obtiennent même une véritable promotion sociale et parfois de beaux postes; les autres, par contre, sont souvent déçus : non seulement, ils vivent un vrai déchirement avec leur famille et leurs origines, mais en plus ils entrent dans un jeu de dupe où, malgré tous leurs efforts, la couleur de leur peau, leur accent, leur patronyme les renvoie à ce qu'ils ont quitté et ne leur permet aucune reconnaissance (ou si peu) du groupe majoritaire. On entend moins parler de ceux qui changent complètement d'identité sans adopter l'identité majoritaire; ils ne sont pas nombreux. Actuellement, on compte parmi eux (ce sont les plus visibles, les plus montrés, à vrai dire les seuls montrés) les aventuriers psychopathes et phatiques qui rejoignent Daech.

Enfin, se font parfois entendre ceux qui assument leur identité, la défendent bec et ongles, parfois jusqu'à la caricature, et remettent même parfois en cause l'identité dominante, c'est-à-dire, cette identité en elle-même et le fait qu'elle soit dominante. C'est le cas de Houria Bouteldja et du mouvement (et hélas désormais du parti) des indigènes de la République – qui défend les minorités visibles ou culturelles issues de l'immigration et de la colonisation, et dénonce l'insondable hypocrisie du système institutionnel français à l'égard de ces minorités qui vivent sur son territoire.

Je plains sincèrement Houria Bouteldja. Lorsque je la vois tenter de faire comprendre sa rage élégante et subtile dans le brouhaha où les saillies ineptes de Zemmour, de Camus, d'Onfray, de Finkelkraut ou de Millet, les détresses orgasmiques soraliennes, les prêches sordides de Dieudonné, de Badinter, de Valls, de Taubira, de Marion Le Pen, de Bernard Henri Lévy, de Houellebecq et de dieu sait quels autres notables ou messieurs Homais du discours médiatique se disputent le formidable honneur d'avoir posé la dernière pierre de l'édifice de la mauvaise foi, d'avoir transformé par un sophisme philosophal tout en rien, et rien en forums de discussions et en agendas politiques, il me vient des envies de lui faire lire la *Lettre à Ménécée* d'Epicure, de lui expliquer que son combat est vain et qu'elle gagnerait à se coucher dans l'herbe, au soleil, avec du Coltrane dans les oreilles et du chocolat (belge, de préférence) plutôt que de donner la réplique aux mêmes spécimens abscons des mêmes plateaux de télévision.

Heureusement, comme tous les gens de conviction, et comme moi-même (qui défend non sans fatigue, la démocratie directe et le bioconsevatisme), Bouteldja ne manque pas d'énergie, d'une certaine obstination, peut-être aussi d'un véritable sens du devoir, très kantien. C'est sans doute ce qui a motivé l'écriture de son livre *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire*. On notera les majuscules de « Blancs » et de « Juifs » qui en font grammaticalement des peuples à part entière, ce qui est discutable pour les uns comme pour les autres. On note aussi le sous-titre assez énigmatique et qui le reste, il faut le dire, après lecture de l'ouvrage, si ce n'est pour sa connotation renvoyant à la contre-culture américaine des années 1960-1970.

Ce livre est une mise au point et un état des lieux, à la fois du combat de Bouteldja et des Indigènes de la République, de la situation du racisme en France – même si, derrière, l'« Occident » pointe son mufler – et une dénonciation du fait que le passé colonial n'est toujours pas plus assimilé qu'assumé; que malgré les travaux, par exemple, de Blanchard sur les zoos humains ou de Davis sur les famines coloniales, aucun pays ayant participé aux horreurs et aux désastres coloniaux n'a opéré de salutaire retour réflexif sur ses actes et le dispositif idéologique qui les a justifiés ou motivés, ni n'en a tiré les conclusions morales, (géo)politiques ou socio-culturelles (notamment vis-à-vis de minorités issues de la colonisation) qui s'imposent pourtant... Pire, le petit jeu de miroirs multiséculaire avec cet Orient fantasmé, repoussant, grotesque, utile, sophistique, largement issu de l'humanisme de la Renaissance, et qu'étudiait le regretté Edward Saïd, a vu son bail idéologique renouvelé depuis septembre 2001, voire depuis l'affaire iranienne, sous les oripeaux complaisamment mis en scène d'un islam si mesquin, si grossier, si brutal que de nombreux ratés respectueux – pour reprendre l'expression de Bernanos – se croient obligés de s'en réclamer, nourrissant ainsi les biais cognitifs des hordes d'imbéciles d'en face qui ne semblent du coup nés que pour manger du lard. Le fameux *choc des civilisations* s'apparente à une boucle de rétroaction qu'on appelle une prophétie autoréalisatrice ou un effet pygmalion : plus les euro-américains croient l'islam – litote de l'Orient – abominable, plus ils se le représentent comme abominable, et plus l'islam le devient effectivement (les musulmans en étant les premières victimes), ce qui renforce les stéréotypes à son encontre et légitime des politiques agressives des mêmes euro-américains et donc les réponses tout aussi violentes d'un versant de islam qui, s'il est minoritaire, n'en acquiert pas moins une certaine légitimité par dépit, par agacement, par cynisme et par colère au sein de la majorité des musulmans. Le mécanisme qui fait que ce qu'une majorité croit réel le devient effectivement ne s'est jamais enrayé.

Et ce n'est sans doute pas un hasard, comme le note d'ailleurs (mais sans le creuser davantage) Bouteldja, si tout ceci se passe à un moment où les valeurs qui forment le fonds commun des nations industrialisées et libérales est en plein déclin : prises dans les problèmes climatiques, et plus généralement, écologiques, la fin de la croissance – cette religion séculaire –, l'effondrement de la légitimité des démocraties parlementaires, les problèmes techniques et biotechnologiques et la dérégulation du système de sécurité sociale instauré dans l'après deuxième guerre mondiale, ces mêmes nations industrialisées et libérales n'ont plus qu'une seule carte à jouer : celle de l'homogénéisation intérieure par la présence d'un ennemi extérieur aidé d'une troisième colonne. En Europe, personne n'est plus dupe de la construction technocratique européenne et le dispositif sophistique, spectaculaire instauré autour du génocide des juifs perpétré par les nazis ne marche plus. Son objectif – plus que de justifier la logique d'expansion israélienne comme l'écrivait Finkelstein – était de permettre l'assimilation de toute réforme de fond ou mouvement d'idées radical au totalitarisme, sorte de contraire absolu de la démocratie de marché, libérale et parlementaire, en sorte qu'aucune voie critique ou alternative ne puisse avoir de légitimité. Être contre notre système, c'était nécessairement vouloir ou faire advenir (même involontairement) le monde concentrationnaire nazi. Ce montage sophistique, que l'on appelle, en argumentation, un faux dilemme, exigeait que l'on gommât un fait pourtant essentiel et que rappelait Aimé Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* : tout ce qu'avaient fait les nazis l'avait d'abord été dans les colonies. La guerre totale, les logiques et politiques discriminatoires, les camps d'internement, les famines, les massacres, les génocides (ceux des Hereros, des Tasmaniens, des Indiens d'Amérique), les déplacements de population, l'esclavage, etc., tout avait été fait et pour ainsi dire testé, expérimenté, dans les colonies, dans les périphéries des centres de pouvoirs industriels, et cela par des régimes parfaitement « démocratiques », constitutionnel, droit-de l'homme, dotés d'une presse libre et du *rule of law*, etc. Il fallait donc effacer les crimes démocratiques, les cacher derrière les crimes totalitaires pour légitimer les saintes démocraties – et les vendre à leurs victimes mêmes dans le package, le kit post-colonial du développement. Ainsi put-on escroquer les pays dits « sous-développés » ou « en voie

de développement » après les avoir pillé et après avoir fait ce qui avait été fait en Europe en préparation de la révolution industrielle puis durant celle-ci.

Aussi Bouteldja a-t-elle raison de s'offusquer de ce que, en sus des discriminations bien concrètes et de l'acculturation qu'elles continuent de subir, l'on formate la jeunesse immigrée voire celles des populations non-occidentales à la repentance pour des crimes auxquels elles n'ont pas participé et qui contribuent à effacer ceux qu'elles ont subis – c'est-à-dire que leurs ancêtres ont subi et dont les immigrés actuels subissent le long écho. Il n'y a pas ici ce que certains appellent une « concurrence victimaire » puisqu'il y a un monopole de fait, et même institutionnalisé, d'un certain imaginaire construit à partir des abominations nazies qui interdit toute histoire des abominations coloniales, donc toute critique du système politique et idéologique en place aux Etats-Unis, en Europe et au travers d'un faisceau d'organisations internationales très puissantes. Le problème est que cet imaginaire de légitimation des démocraties libérales est déjà obsolète et que ce qui se met en place est un autre imaginaire : celui de l'opposition à « l'obscurantisme islamique » dont le fer de lance est la sempiternelle question du statut des femmes, que les régimes libéraux prétendent avoir amélioré.

Aussi Bouteldja fustige-t-elle les « Blancs », qui défendent leurs privilèges en leur trouvant une nouvelles légitimité, sermonne-t-elle les juifs, qui ont bien souvent été le soutien des Blancs par leur défense d'Israël (ou par exemple dans le système colonial imposé en Algérie) alors même qu'ils en étaient des victimes séculaires et rituelles, et appelle-t-elle les immigrés à faire bloc contre un pouvoir qui se sert d'eux et les humilie. Ce faisant, elle fait pourtant plusieurs erreurs. D'abord, elle utilise le terme « Blancs » dans deux sens différents : un sens racial et un sens culturel; le premier renvoie à la croyance en un certain nombre d'intérêts supérieurs à toutes autres considérations (sociales, culturelles, historiques, morales, etc.) des gens se considérant de « race » blanche, le second à un ensemble culturel, idéologique, qui comprend un dispositif axiologique, une articulation de valeurs, de principes et de croyances morales, esthétiques et politiques diverses, qu'elle ne décrit d'ailleurs pas lorsqu'elle l'invoque.

Si c'est le premier sens qui prime, soit Bouteldja s'engage dans une stratégie de contrecoup du fameux cercle vicieux de l'effet pygmalion, soit, elle utilise la technique de ces rappeurs qui, à l'instar de *Niggers With Attitude*, assumaient et ainsi renvoyaient l'insulte au visage de l'agresseur, soit elle mélange les deux, ce qui nous semble être le cas. Autrement dit : puisque les Blancs se considèrent implicitement ou explicitement comme une groupe en soi, les non-Blancs doivent non seulement refuser de leur obéir, de jouer le jeu d'un système qui s'apparente à une double contrainte, mais aussi se réclamer de leurs origines, voire des stéréotypes qui leurs ont été imposés, et assurer la cohésion, la solidarité défensive de leur communauté. C'est un jeu à la fois dangereux et assez difficile, comme en témoigne le laborieux exposé qu'elle fait sur la virilité pour ainsi dire désoeuvrée, déraillée des hommes qui partagent ses origines ou la discussion concomitante qu'elle lance mais laisse s'éteindre en chemin (raison pour laquelle elle a été si facilement attaquée lors d'une émission de télévision) sur la nécessité stratégique de faire primer la solidarité raciale ou clanique sur la justice individuelle dans le cas du viol d'une femme immigrée par un immigré : dans ce cas, ne faut-il pas, dit-elle en substance, refuser de porter plainte contre un violeur plutôt que de faire punir celui-ci par son oppresseur – lequel, de surcroît, participe institutionnellement au dévoiement de la sexualité du violeur ? Une chose est sûre : la politique prime ici sur la morale - vieille marotte de la gauche, qui me la fit quitter il y a plus de vingt ans et qu'une certaine droite, qui n'a actuellement que la *realpolitik* en bouche, a repris à son compte. Autre marotte très irritante de la gauche : considérer que l'individu n'est qu'un pantin social et qu'il n'agit jamais que comme cela; qu'il n'est pas une personne mais un anneau dans une chaîne de causalités et qu'il n'est donc pas vraiment, pas complètement, pas intégralement responsable de son acte; que la cause de cet acte est donc au moins partiellement extérieure à lui (alors que chez l'adversaire, elle est bien entendu dans sa nature – c'est un sophisme de justification bien connu). Ouvrons ici une parenthèse : Comme en témoigne le premier chapitre de son livre, consacré à son rapport à Sartre et à Genet, Houria Bouteldja est de gauche; elle fait aussi partie de ce très honorable groupe d'intellectuels intègres qui, comme Bernanos ou Péguy, critiquent leur propre camp autant que les camps adverses, mais aussi d'un groupe moins honorable d'intellectuels qui n'ont toujours pas compris (contrairement à Péguy et Bernanos) que la division droite/gauche est un piège, l'un des pires et des plus efficaces du XXe siècle, et qui, donc, se laissent enfermer dans une logique nécessairement sectaire, passent à côté d'une partie de la réalité et donc de leur problématique. Ses espoirs déçus quant à la gauche témoignent soit d'un aveuglement qui confine à la dissonance cognitive, soit d'une inculture profonde concernant les principes de base de la ce camp idéologique plus que disparate (parce qu'enfin, entre l'anarchisme qui ne veut pas d'Etat en faveur d'un démocratie directe, le communisme qui veut un Etat totalitaire et le socialisme qui s'en sert pour contrôler les patrons tout en en justifiant le pouvoir, quoi de commun?). La Nation, le Progrès, l'amour fanatique de la Technique et des Sciences, l'avènement d'un Homme abstrait qui écrase ou pulvérise toutes les cultures humaines que dénonçaient, pour des raisons différentes, les réactionnaires du XVIIIe-XIXe siècle, Marx et Levi Strauss, ces dispositifs discursifs qui ont justifié le colonialisme, ce sont des valeurs... de gauche ! (par quoi il faut comprendre moderne...) Comme l'ont montré Sternhell et Michéa (parmi bien d'autres), avant de devenir la gauche du consumérisme et de l'hédonisme jubilatoire des années 1960, la gauche, c'est la deuxième mamelle (la première est celle des morales de l'intérêt défendues depuis la fin du Moyen-Age occidental et qui a donné le libéralisme) de cette mégamachine, comme dit Latouche,

qui détruit la diversité des cultures humaines et parfois même les peuples qui en relèvent...

Mais revenons au premier sens – raciste ? – de « Blancs » chez Bouteldja. Sa logique, qui consiste à dire « puisque vous nous discriminez – que nous soyons acculturés, assimilés ou pas – au nom de notre origine ou de notre patronyme, alors ce n'est pas la classe sociale qui nous cause problème, ou les valeurs morales, mais cette attribut de ne pas être blanc. Le Blanc est donc une race qui existe effectivement (puisque ses ressortissants y croient et agissent, classent en fonction d'elle). De fait, nous devons lutter contre cette « blanchité ». » Certes, mais alors il y a ici une induction abusive : Bouteldja suppose que tout blanc se considère avant tout comme blanc et discrimine les non-blancs au nom du fait qu'il est blanc. Or, comme elle l'affirme elle-même en soulignant un racisme des élites plutôt qu'un racisme populaire (elle a d'ailleurs parfaitement raison), c'est très loin d'être le cas : Genet en est un exemple – un exemple (et il y en tellement d'autres : Illich !) qui indique que le seul fait d'être blanc, même comme identité attribuée par d'autres, ne suffit pas à faire de vous un « blanc ». Du reste, le discours antimusulman ou du « choc des civilisations » atteste que le simple fait de la « race » ne fonctionne pas pour justifier les discriminations vis-à-vis des minorités. En fait, le racisme au sens propre, en tant qu'idéologie, en tant que théorie, n'a jamais vraiment fonctionné sinon dans une petite frange de la bourgeoisie qui se targuait d'une culture para ou pseudo-scientifique. Si le racisme savant a pu servir à donner un vernis positiviste aux préjugés et à la xénophobie qui caractérisent tous les groupes humains dans leurs relations aux autres (les expériences de Tajfel en témoignent), il n'a jamais été la cause principale, l'origine des comportements et des croyances qui ont mené au colonialisme et au nazisme. Il a fort à parier que les blancs que visent Bouteldja se définissent et se reconnaissent moins comme « blancs » que comme les ressortissants d'une certaine culture, d'un certain nombre de valeurs. Ce qui nous amène au deuxième sens de cette « blanchité » dénoncée par l'auteure.

Il s'agit alors d'une culture, d'une vision de la vie, d'un dispositif de croyances propre, peut-on supposer, aux euro-américains, en particulier dans leur rapport à l'autre. Cela mérite plusieurs remarques. D'abord, comme tout système de valeurs, il est ambivalent, voire ambigu : il a *aussi* permis à un Ivan Illich de créer le Cidoc qui fit beaucoup pour la défense des cultures sud-américaines et la critique de l'idéologie du développement; il a *aussi* permis à Léon Bloy de vomir l'entreprise de colonisation ou à Genet de soutenir les Palestiniens contre le projet sioniste. Il comprend *aussi* ses anticorps, comme cette pensée méridienne dont parlait Cassano, qui est celle de la méditerranée, de *tout* le pourtour méditerranéen. Certes, tous ces aspects critiques qui nourrissent – entre autres - les grandes pensées écologistes radicales que j'étudie sont minoritaires et déclassés dans le dispositif idéologique moderne, mais ils existent – de grâce, il ne faudrait pas l'oublier ! C'est Murray Bookchin, Bernard Charbonneau, Ivan Illich, Leon Tolstoï, Gunther Anders, Henri David Thoreau, Paul Shepard et tellement, tellement d'autres. La pensée écologiste – pour ne parler que d'elle - est *née* du problème colonial, comme le montre Richard H. Grove dans *Green Imperialism*. Sont-ils les blancs de la « blanchité » ? Autrement dit, au lieu de parler de blanchité, ne faudrait-il pas attaquer les aspects dominants du dispositif idéologique « occidental », industrialiste et scientifique ? Et défendre aussi, pour les mêmes raisons que l'on doit défendre les cultures macérées, diluées ou détruites par la mégamachine idéologique « occidentale » et les minorités issues de la colonisation, les handicapés mentaux et physiques, les anormaux (dont, toute couleur de peau confondue, bien peu de gens parlent), les trisomiques, par exemple, qui sont éliminés par une politique d'Etat qui n'a rien à envier à celle pourtant plus directement interventionniste du nazisme ? Entendons-nous bien : je ne reproche pas à Madame Bouteldja de n'en pas parler dans son livre (on ne peut pas être de tous les combats), mais de ne manifestement pas comprendre que lutter contre la xénophobie instituée et le néocolonialisme, implique nécessairement de combattre la mécanique de normalisation, de standardisation, d'homogénéisation hédoniste qu'est devenue la culture moderne et son principal vecteur : l'Etat.

Un jour, à Chefchaouen, au Maroc, je rencontrais un vieux monsieur qui cuisait avec compétence et dévouement les pains des familles du quartier. Il me demanda si j'étais marié et, par politesse, je lui posais aussi la question. Il me répondit qu'il n'avait jamais pu le faire parce qu'il n'avait jamais eu assez de revenus pour assurer la survie d'une famille. Ce monsieur est l'une des personnes les plus dignes que j'aie rencontrées. Sa vie et la réaction outrée ou goguenarde des « occidentaux » à qui j'ai raconté cette histoire témoignent de trois choses que la culture moderne interdit : que l'on puisse vouloir une vie humble; que l'on soit capable d'en vivre décemment; que l'on puisse sacrifier la satisfaction de certains désirs par souci des autres, par respect pour certaines valeurs considérées comme supérieures à son plaisir.

Sans doute, je ne rencontrerai plus très souvent ce genre de personne, pas plus en Occident qu'ailleurs. Car - c'est la deuxième remarque que l'on peut faire à propos de cette blanchité culturelle – cette culture moderne dévoyée ou accentuée (comme disent certains : post ou « hypermoderne ») n'est pas la propre des euro-américains. Elle n'est plus une simple imitation de celle de ses initiateurs originaux (ou de ceux qui croient l'être). La Chine, le Japon, la Corée du sud et diverses cultures d'Asie du sud-est sont à mon sens bien plus avancées que les nations industrielles historiques dans cette logique. Et que dire du Qatar et de l'Arabie saoudite ? Aussi, parler de « blanchité » est là encore une erreur stratégique.

L'adjectif « décolonial », souvent utilisé par Bouteldja est beaucoup plus heureux et rejoint la décolonisation des esprits que prêchaient Latouche ou Majid Rahnema. Cette décolonisation des esprits passe, notamment, par la remise en cause du monstre froid étatique, parce que c'est lui qui permet et le capitalisme

et le déclassement des populations non standardisées qui servent de contre-modèles à ses mues adaptatives.

Frédéric Dufoing